N° 66. Vendredi 18 Mars 1842. 13me Année.

Journal de La Haye.

LA HAYE, *le 17 mars.*

Le *Staats-Courant* annonce aujourd'hui que S. M., par arrêté du 15 de ce mois, a accordé à M. C. F. van Maanen, sur sa demande, démission honorable de ses fonctions de ministre de la justice en le nommant ministre d'état. Conformément à cet arrêté, S. Exc. conserve son portefeuille jusqu'à la fin de ce mois.

On écrit de Stuttgardt, le 13 mars :

« Ce matin, après le prêche, S. A. R. la princesse Auguste, fille de LL. MM. a fait sa profession de foi, dans l'église de la Cour, et a été confirmée ensuite par le prédicateur de la Cour, conseiller supérieur de Consistoire, Gruneisen. Cette solennité a eu lieu en présence de LL. MM. le roi et la reine, de Mad. la duchesse Henriette, et de l'auguste sœur de la princesse. Le ministre de la maison du roi, ainsi que le chef du département de l'intérieur, des affaires ecclésiastiques et de l'instruction, de même qu'une députation du Consistoire évangélique, y ont également assisté. »

— Ces jours derniers, le tambour major Witz, du 7e régiment d'infanterie en garnison à Maestricht, a célébré l'anniversaire de sa quarantième année de service, sans compter 16 campagnes auxquelles il a assisté. Les officiers du régiment lui ont donné un banquet et les généraux l'ont gratifié d'un cadeau. Witz est un des débris de la grande armée française qui a fait la désastreuse campagne de 1812 en Russie. Il jouit encore d'une santé parfaite, il est frais et dispos comme un jeune homme et il donne tous les jours, avec succès, des leçons d'escrime.

— Un habitant de Leeuwarde qui, il y avait plus de quatorze semaines, avait été mordu à la lèvre par un petit chien suspecté d'hydrophobie, et qui n'avait plus aucune crainte à cet égard, a été attaqué, il y a quelques jours, par cette terrible maladie et n'a pas tardé à y succomber, nonobstant tous les secours de l'art. Il a souffert le martyre.

— La feuille officielle de Nassau, publie un édit ducal, en date du 12 mars, portant que l'ouverture de la session des Etats, aura lieu cette année, le 31 du même mois.

— On écrit de Detmold, le 10 mars : « Avant-hier il y a eu de nouveau dans nos environs, une déplorable victime des préjugés barbares. Deux officiers de cette garnison, le lieutenant de D. et le lieutenant de K. se sont provoqués en duel au pistolet Ce combat a eu lieu avant-hier sur les frontières de Hanovre. Le lieutenant de K. a reçu une balle dans le corps; il est mort hier au soir. »

— On annonce de Saltzbourg que la veuve du célèbre Mozart, y est décédée le 6 mars, à l'âge de 85 ans.

— Une lettre de Turin, du 3 mars, mande :

« Les négociations dont il a été question dans quelques feuilles, entre notre cour et celle du Brésil, au sujet du mariage de la princesse Januaria avec le prince de Carignan, ont été rompues, suivant par le motif que le prince, en cas de l'avènement de la princesse Januaria, au trône du Brésil, a réclamé la dignité impériale, ce qui est inadmissible d'après la Constitution brésilienne. »

— Dans la nuit du 14 au 15 de ce mois, la barque américaine *Amélia*, capitaine Broaks en destination de Philadelphie pour Hambourg, a échoué sur la côte de l'*Eyerland*. L'équipage s'est sauvé à l'exception de deux hommes qui ont trouvé la mort dans les flots. On a sauveté une partie de l'inventaire, mais presque toute la cargaison sera perdue.

— On écrit de Berlin, le 9 mars:

« Le nombre des anabaptistes s'accroît de plus en plus. Il n'y a que quelques jours qu'a eu lieu le baptême d'une vingtaine de ces sectaires, à 3/4 de mille de Berlin, au lac dit *Rummelsburgersee.* Malgré le froid, on fit plonger tout le corps dans l'eau, et un discours assez long fut prononcé à cette occasion. L'orateur était un graveur sur cuivre, nommé Lehmann, qui a été ordiné à Londres à cet effet. Les agens de police, qui y étaient envoyés pour le maintien de l'ordre, ne paraissaient nullement envier la félicité des pauvres baptisés. »

— On lit dans un journal belge: Il s'est fait à La Haye une heureuse innovation dont on recueillera de bons fruits. L'un des professeurs les plus distingués du collége de Warmond, M. Borret, prêche le carême en français à l'église de Ste.-Thérèse. Les sermons du jeune et savant ecclésiastique ont lieu tous les lundis; ils sont suivis par un auditoire nombreux et empressé, où l'on remarque le corps diplomatique, les étrangers de distinction, beaucoup de familles hollandaises, beaucoup de jeunes gens et plusieurs réformés. Le grand succès de M. Borret est dû à l'agrément de son élocution, à sa parole tendre et ardente, à ses convictions solides et à la beauté des sujets qu'il choisit. Il sait qu'il parle devant des auditeurs parmi lesquels sont des dissidens. M. Borret est jeune, et donne de très-belles espérances à la chaire.

— Toutes les incertitudes sur le très-prochain établissement de la navigation à vapeur entre Anvers et New-York disparaissent devant la résolution prise, le 12 de ce mois, par le conseil-général et l'administration chargés de l'exploitation de la *British Queen*; d'après cette résolution, approuvée, le 14, par M. le ministre de l'intérieur, ce *steamer*, commandé par le capitaine Keane, partira d'Anvers pour New-York, touchant à Southampton, les 4 mai, 7 juillet et 7 septembre prochains.

Nous empruntons au *Staats-Courant* les nouvelles commerciales suivantes :

Malaga, le 25 février 1842.

Le mouvement de la navigation néerlandaise dans ce port, pour le second semestre de 1841, a été de 6 bords. Quatre de ces navires sont arrivés sur lest de Gibraltar, d'Alger, de Lisbonne et de Gènes; un a apporté des marchandises en transit d'Alicante et le sixième quelques parties de fromage d'Amsterdam et de Gibraltar. Ce dernier navire a remis à la voile pour Amsterdam avec des raisins, des figues, du vin, des citrons, des écorces d'orange, des nattes et du plomb; les cinq autres ont réappareillé pour Rotterdam avec les mêmes articles que ci-dessus.

Stockholm, le 1er mars 1842.

Pendant 1841, il est arrivé dans notre port cinq navires sous pavillon néerlandais et 16 sous pavillon étranger, venant des Pays-Bas. Ils étaient chargés d'arack, d'argile, d'ingrédiens de teinture et de craie, d'eaux minérales, d'épiceries, de fil et de rubanerie, de graines, d'huile, de liqueurs, de rhum, de genièvre, de vin, de papier et de marchandises diverses. Il est encore arrivé deux autres navires sous pavillon néerlandais, un de Rouen avec du vin et l'autre de la Grande-Bretagne, sur lest 31 navires ont mis à la voile de notre port pour les Pays-Bas, parmi lesquels 7 sous pavillon néerlandais, avec du fer, des étoffes manufacturées, du cuivre, du goudron, de la poix, de la mousse, des cendres, des planches, de l'ocre rouge et divers autres articles. La valeur de l'importation s'est élevée à 295,594 florins et celle de l'exportation à 368,204 florins. Comparativement à 1840, il y a eu accroissement d'importation et d'exportation.

Gothenbourg, le 19 février 1842.

L'importation venant des Pays-Bas en 1841, s'est faite par six navires sous pavillon étranger; elle a consisté en fil rouge de Turquie, indigo, huiles, vitriol, ocre jaune, graines, figues, vin du Rhin, terre de pipe, cuirs, arack, épingles, ouvrages de fer, sago, ingrédiens de teinture, eaux minérales, acier, fromage, harengs, cerceaux, genièvre, garance, tabac, épiceries, cigares, papier, toiles, drogueries, etc. Trois navires sous pavillon néerlandais sont arrivés, sur lest, de ports étrangers et ont réappareillé avec des planches et des sommiers pour Ostende, Treport et Bordeaux. L'exportation pour les Pays-Bas s'est faite par quatre navires sous pavillon étranger et a consisté en fer, alun, souffre, linètte et plusieurs autres articles.

La statistique de la colonie de Surinam, reproduite dans notre numéro du 16 de ce mois, fait mention de l'établissement des lépreux, dit *Batavia*, dirigé par un vénérable ecclésiastique M. le curé Grooff; voici une description de cet établissement telle que la donne un ouvrage hollandais très-estimé, *le Dictionnaire Géographique des Pays-Bas, par Mr. A. J. van der Aa.*

« BATAVIA. L'établissement des lépreux, dans la Guiane hollandaise, colonie de Surinam sur la rive orientale de la Coppename, un peu au sud de l'embouchure de la Cossowinekreek, à 20 lieues ouest-nord-ouest de Paramaribo, était autrefois une position militaire, portant ce nom. Le hameau actuel dit *Batavia* est composé de deux lignes de maisons ou plutôt de huttes, de chaque côté d'un chemin qui part de la rivière dans la direction du levant. Ces huttes sont de misérables cages de palissades à losanges et à toit de feuillages, dans lesquelles rampent, et se vautrent les plus malheureux des hommes séparés pour toujours de leurs familles et de la société. Les habitans de ce lieu de misère, sont en proie à un mal poignant et incurable, nommé *boassie*, qui a deux caractères; tantôt il est sec et tantôt il suppure. Ce dernier, qui est le plus rare, dépouille insensiblement les patiens de l'épiderme, et par le premier, ils perdent peu-à-peu, le nez, les yeux, les doigts, les mains et les pieds. La maladie se déclare par des tâches brunes qui se répandent sur tout le corps et qui dégénèrent en ulcères auxquelles le patient succombe et qui sont incurables. Elle a un caractère épidémique. Les enfans de ces malheureux n'ont pas d'abord des symptômes de ce mal; mais, avant qu'ils aient atteint l'âge de vingt ans, ils en sont attaqués. Cependant, quelquefois, ils en sont préservés, ce qui n'est jamais le cas pour les petits enfans des lépreux.

» Le gouvernement de Surinam a dû prendre les mesures les plus rigoureuses contre cette affreuse maladie; tout propriétaire d'un esclave suspecté de contagion, est obligé d'en informer le gouvernement. Si le cas de maladie est constaté, le malheureux est immédiatement sequestré de la société. Auparavant, les lépreux étaient transportés à la plantation dite *Voorzorg* sur la rive droite de la Saramacca, nommé terrain de la *Boassie*; ils devaient y pourvoir à leur subsistance autant que leurs forces le permettaient, sous la surveillance d'un directeur. Plus-tard, ils furent transférés, au nombre de quelques centaines, à l'établissement actuel dit *Batavia* où ils cultivent, pour leurs propres besoins et autant que possible, une portion de terrain de 30 journaux, sous la surveillance d'un directeur aujourd'hui M. J. H. Hek. La plupart de ces lépreux sont des nègres, des mulâtres et d'autres gens de couleur; très-rarement il y a un ou deux blancs. Leur misérable sort arracherait des larmes à l'homme le plus

FEUILLETON.

HÉVA. (1)

II.

LA CHASSE AUX TIGRES. (*Suite.*)

A l'heure où les bengalis s'éveillent et chantent sur la haute feuille des ... *aram*, douze Péons à cheval et la carabine en bandoulière, étaient déjà échelonnés sur la route deserte qui mène à la montagne de ... Les chasseurs européens arrivèrent ensuite, tous armés comme des ... et vêtus de blanc; puis les deux Indiens Goulab et Mirpour; le dernier venu fut Mounoussamy.

A la clarté des candelabres qui brûlaient sur la terrasse de l'habitation, Gabriel ne reconnut qu'à peine l'heureux époux d'Heva, tant il était changé à son avantage. Mounoussamy avait pris le costume de *Kouvera*, le Dieu des Richesses; il était nu jusqu'à la ceinture, et son pantalon de cachemire rouge semé de fleurs, tombait en se rétrécissant sur la cheville que pressait un anneau d'or: il montait aussi, comme *Kouvera*, un cheval blanc d'ivoire, dont l'extrémité de la queue avait une teinte écarlate, et qui agitait trois colliers de perles à son poitrail. L'Indien et le cheval semblaient ne composer qu'un seul être, lorsqu'ils passèrent devant la troupe des chasseurs. Le cavalier emportait son cheval, à la pointe de ses genoux, et laissant flotter la bride rouge comme un ornement inutile, il agitait d'une main sa carabine, et de l'autre il jetait des pièces d'or aux mendians, nommés *Vingadassan*, qui apaisent par leurs prières les *Shaktis*, divinités terribles, redoutées des chasseurs indiens.

Le chef des Péons distribua aux siens une provision de feuilles de bétel mêlées avec la noix d'arec, et saupoudrées avec de la chaux de coquillages. Les Péons mâchent cette drogue, comme nos marins le tabac. Un porteur d'eau du Gange passa en criant: — *Gangaï-Tirtan!* Les chasseurs indiens, restés fidèles au culte de *Siva*, et dont le front était marqué de la poudre blanche, trempèrent leurs cheveux et leurs doigts dans l'eau apportée du fleuve saint, et regardèrent de travers leur maître Mounoussamy, qui ne touchait pas l'eau du Gange.

Enfin le fauconnier donna le signal du départ au son du *Kidoudi*, espèce de tambour qu'on bat avec une seule baguette, et comme un vol d'Hippogriffes, les chasseurs s'élancèrent du lac vers les montagnes du nord.

Quand l'aurore versa dans le ciel ses teintes safranées la caravane modéra l'ardeur de sa course, et les chevaux allèrent le pas. Un silence profond régnait dans ces solitudes, où rien n'annonçait le passage de l'homme; le velours épais des hauts gazons amortissait même le bruit des pieds des chevaux. C'était en ce moment un spectacle magnifique. Quarante cavaliers, muets comme des statues équestres, traversaient une prairie vierge, tout émaillée de fleurs agrestes que la Flore indienne ne mentionne pas. En tête, se pavanait gracieusement le mari d'Heva, qui ressemblait à Wichnou visitant ses pagodes; les douze Peons l'escortaient, tous coiffés du turban rouge, la levre chargée de la moustache noire, la carabine au dos, la peau de tigre flottante sur le cheval. Les voyageurs et les savans européens fermaient la marche, chevauchant deux à deux, et jetant, par intervalles, quelques regards en arrière, pour découvrir le lointain et bienheureux horison, où dormait, sous un dome de palmiers, la belle et blanche reine du Tinnevely.

En sa qualité de Français et de savant, Gabriel ne s'accommoda pas long-temps de ce silence forcé qui etait une des rigueurs de cette terrible chasse, il se rapprocha, jambe contre jambe, de son ami de la veille, le philosophe Klerbbs, et engagea une conversation à la sourdine avec lui.

— Ma parole d'honneur! dit-il, il faut être fou comme ce mari de pagode pour quitter sa femme, et courir après un tigre fabuleux!.... Quant à moi, je ne crois pas aux tigres, à moins qu'ils ne soient dans des cages ou empaillés. Ce que je vois de plus clair dans cette chasse, c'est un soleil qui se lève là bas sur un rocher noir, et qui va nous brûler la cervelle avant midi. Mon cher monsieur Klerbbs, je suis tenté de battre en retraite; voulez-vous retourner avec moi à l'habitation du Lac?

— Y pensez-vous, mon cher monsieur; vous oseriez donner votre démission de soldat en face de l'ennemi! Un Français! Oh! que dirait le *Madras-Review?*

— Mais quand l'ennemi n'existe pas, il n'y a pas de déshonneur à se retirer devant lui.

— Cela est vrai, mon cher monsieur Gabriel; mais ici l'ennemi existe, croyez-le bien. Regardez les Péons qui flairent le vent; regardez Mounoussamy qui tient sa carabine en arrêt. Nous sommes dans les tigres jusqu'au cou; cette prairie est émaillée de tigres, je le crains.

— Je vous crois, M. Klerbbs; mais je comptais si peu sur le gibier que je n'ai pas chargé ma carabine ni mes pistolets d'arçon. Avez-vous de la poudre et des balles?

— Voici ma provision; prenez, et ne mettez pas une charge de Touraco.

— Oh! voyez M. Klerbbs, une charge affreuse! je crains plus pour ma joue que pour le tigre.... Hélas! je suis obligé de bourrer mes armes avec une moitié de lettre de M. de Lacépède! Si le *Journal des Savans* savait cela!

— C'est bien; vous voilà prêt, monsieur Gabriel; le tigre peut venir.

— Mais, encore une fois, sir Edward, concevez-vous cette rage de M. Mounoussamy?

— Certainement, je la conçois; cet Indien est un fin drôle qui a un projet et qui ne serait pas fâché de donner en pâture aux tigres une brochette de quelques amoureux de sa femme; il travaille à cela en ce moment. Mais je connais des gens qui sont encore plus fins que lui...

— Vraiment, sir Edward?

— Chut! parlons beaucoup plus bas, monsieur Gabriel. Il y a des mystères qui chevauchent avec nous... vous êtes le dernier venu, et vous ne savez rien .. je suis des anciens, moi!

— Il y a des mystères, sir Edward?

— Eh! cela vous étonne! il y en a partout des mystères. Dans nos pays froids, où le soleil ne brille que par son absence, il y a de petits mystères de boudoir et de coin du feu qui sont clairs comme le jour et qui se ressemblent tous. Dans ces régions splendides et ardentes, il y a des mystères ténébreux que la passion invente et qui ne se ressemblent pas... Vous ouvrez de grands yeux, monsieur Gabriel.. Quand vous les ouvririez davantage, vous ne verriez rien.

— Sir Edward, vous piquez singulièrement ma curiosité avec vos enigmes...

— Oh! vous en trouverez bientôt le mot vous-même, et vous m'épargnerez une indiscrétion.

— Il faut vous dire, sir Edward; que je n'ai jamais deviné une énigme de ma vie.

— Vous commencerez aujourd'hui.

— Un peu de complaisance, sir Edward Klerbbs, mettez-moi sur la voie...

— Vous y êtes, mon cher compagnon; vous y êtes à cheval... dites-moi, que voyez-vous autour de vous?

— Un désert et des cavaliers.

— C'est tout?

— Oui, il me semble, sir Edward Klerbbs... c'est tout.

— Vous ne voyez pas qu'il y a des passions ardentes, inexorables, qui rugissent autour d'un homme? Vous ne voyez pas que les plus tigres ne sont pas ceux que nous cherchons?

— Je ne vois pas cela.

— Ah! mon Français volage et léger, vous avez étudié le cœur de l'homme dans Molière et Labruyère? n'est-ce pas?

— Quelle diable de question me faites-vous là, sir Edward?

— Oui, mon cher compagnon, nous avons, vous à Paris, et nous à

(1) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

insensible, leur unique espoir est la mort qui aussi ne se fait pas attendre. Par arrêté du gouverneur-général, du 7 septembre 1830, cet établissement a été placé sous la surintendance du capitaine de la garde communale de la division de Saramacca.

»Comme ils étaient presque entièrement privés de toute consolation humaine et religieuse, les missionnaires catholiques prirent à tâche d'adoucir quelque peu le sort de ces infortunés; ce fut feu M. van der Horst qui en prit l'initiative en 1823. Son successeur, le révérend M. J. Grooff, préfet de la mission de Surinam et chevalier de l'ordre du Lion-Néerlandais, a continué avec le plus grand zèle l'œuvre commencée, sans se laisser effrayer par le caractère contagieux de la maladie et quoique son digne coadjuteur M. van der Weyden eût succombé, en 1825, aux suites des fatigues essuyées dans ce lieu de désolation. M. Grooff, encouragé par le gouverneur général de la colonie, aidé par les dons de la bienfaisance de la mère patrie, auxquels il a ajouté toutes ses ressources pécuniaires, a réussi à procurer à ces malheureux une église convenable, en remplacement de la hutte en palissades et à toit de feuillage qui en avait tenu lieu de 1826 à 1836. Cette église a été bâtie sur une pièce de terrain qui lui a été cédée à cet effet, en avril 1835, par le gouvernement. L'inauguration solennelle en a eu lieu, le 7 février 1836, en présence de M. G. A. van der Mee, chevalier de l'ordre du Lion-Néerlandais, secrétaire du gouverneur-général et directeur de l'établissement. L'église est consacrée à Dieu sous l'invocation de St.-Roch, le patron des lépreux. Pour se faire une idée des désagrémens et même des dangers attachés aux fonctions sacerdotales dans cet établissement, il suffira de savoir que, pendant le service divin, toutes les fenêtres de l'église doivent rester constamment ouvertes et que le sacrement du baptême doit être administré du côté du vent, afin que les miasmes de la contagion n'arrivent pas jusqu'à l'officiant. Chaque fois après le service, l'église doit être assainie. «« Celui qui veut pénétrer dans ce lieu de désolation »» à dit un témoin «« doit avoir soin de prendre auparavant une bonne gorgée de rhum ou d'eau de vie, d'avoir des bottes et des gants de peau et de ne toucher absolument à rien de ce qui se trouve dans l'église. Ceux qui ont des boutons et des ulcères au visage ne doivent pas y venir, parce qu'il y a toujours des myriades de mouches dites *mouches de la boassie* qui colportent le virus des lépreux et ne manqueraient pas de l'inoculer aux visiteurs. Pour plus grande sûreté, il faut se couvrir, autant que possible, toutes les parties du corps et il est bon d'avoir un cigarre allumé à la bouche. »» Le 18 octobre 1837, feu le gouverneur-général, M. Van Heeckeren, accompagné de son épouse, a visité cet établissement, et a témoigné, à cette occasion, toute sa satisfaction à M. Grooff des soins infatigables et désintéressés qu'il donnait aux lépreux, en le félicitant de leurs heureux résultats prouvé par le moral des patiens. M. Grooff, estimé généralement à cause de sa tolérance et de sa véritable charité chrétienne, a été décoré en 1836, par S. M., de la croix de chevalier de l'ordre du Lion-Néerlandais.

»On évalue la mortalité et les entrées à l'établissement à 10 individus par mois, ce qui, pour l'année, fait plus de la moitié de la population du lazaret. Au bord de la rivière, près du débarcadère, est une grande croix noire, pour annoncer que là est le champ de la contagion.»

Le *Journal des Débats* trace un tableau fort intéressant des embarras politiques et financiers de l'Angleterre, et du système de taxation dans ce pays à diverses époques. La mesure que vient de proposer sir Robert Peel, suggère à cette feuille de graves réflexions que nous nous empressons de reproduire:

«Le premier ministre de la Grande-Bretagne vient d'attacher son nom à l'événement sans contredit le plus considérable qui se soit accompli en Angleterre, depuis la fin de l'Empire. Sir Robert Peel est entré de plein pied dans l'histoire et cet homme d'état, qui jusqu'à présent s'était distingué moins par la grandeur des vues et l'audace des entreprises, que par une grande aptitude administrative, un rare talent de parole et une divination presque infaillible du courant de l'opinion publique, vient de se signaler par la tentative la plus hardie, et dans le sens philosophique du mot, la plus révolutionnaire, qu'un ministre ait osé faire en Angleterre depuis un demi-siècle. Disons sans plus tarder que la mesure qu'il a proposée vendredi dans le parlement est une taxe générale sur tous les revenus de la nation, une taxe qui frappe non-seulement la propriété, mais aussi l'industrie et nous prenons ce mot dans son sens le plus étendu comme signifiant l'exercice de l'intelligence humaine, c'est-à-dire que l'impôt atteint toutes les professions comme toutes les possessions.

»Pour trouver dans l'histoire de l'Angleterre un autre exemple d'une semblable détermination, il faut remonter jusqu'à l'Empire et à la Révolution. En 1798 tous les revenus furent frappés d'une taxe de 10 pour 100, qui dura jusqu'à la fin de la guerre en 1802. En 1803, après la rupture de la paix d'Amiens la propriété fut de nouveau frappée d'une taxe de 5 pour 100, qui fut élevé en 1805 à 6 1/4 pour 100, et en 1806 reprit le chiffre énorme de 10 pour 100 jusqu'à la fin de la guerre universelle.

»La taxe que sir Robert Peel propose aujourd'hui sera de 3 pour 100. Le chiffre exact est de 7 deniers par livre sterling (soit environ 70 cents par 12 florins), ou en d'autres termes 2 Liv. 18 shelings 4 deniers pour 100. La durée de la taxe sera de trois ans avec faculté pour le Parlement de la prolonger jusqu'à cinq ans.

»Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire les revenus au-dessous de 60 Liv. st. (720 Fl.) étaient exemptés de la taxe, et entre 60 et 150 Liv. st. (1,800 Fl.) ne subissaient qu'une taxe moindre. Sir Robert Peel propose d'exempter d'une manière générale tous les revenus n'excédant pas 150 Liv. st. (1800 Fl.); comme on le voit ce sont les riches qui paieront: les petites fortunes seront épargnées. Nous avons lu et entendu bien des déclamations contre l'aristocratie anglaise, contre cette absorption et cette concentration dans un petit nombre de mains de la richesse de tout un peuple; nous avons été quelquefois près de partager la réprobation excitée par cette sorte de scandale social et cette monstrueuse inégalité de conditions; mais le spectacle que nous avons aujourd'hui devant les yeux ne laisse place dans notre esprit qu'à un sentiment d'admiration. Quand une aristocratie confond si essentiellement ses intérêts dans ceux de son pays, quand elle se fait ainsi l'instrument de la grandeur et de l'immortalité du peuple qu'elle représente, il est impossible de ne pas l'absoudre et de ne pas respecter l'usage qu'elle fait d'aussi puissans moyens.

»Au premier aspect cette taxe peut paraître légère et même insignifiante sur de pareilles proportions; mais quand on connaît la nature particulière des revenus en Angleterre et la situation embarrassée, presque obérée, de la plupart de ces énormes fortunes, et qui fait que de grands propriétaires ayant plusieurs millions de revenus ont rarement et difficilement à leur disposition un ou deux milliers de louis, on apprécie toute la gravité de la situation qui a pu forcer un gouvernement aristocratique à adopter une mesure aussi radicale et aussi décisive.

»Pour juger complètement la gravité de cette résolution, il faut aussi connaître l'aversion inexprimable, la haine instinctive qu'inspire au peuple anglais tout impôt sur la propriété. En Angleterre le revenu du trésor se compose principalement du produit des impôts indirects. La taxe sur le revenu ne peut être levée sans le secours d'une sorte d'inquisition qui inspire une répugnance invincible à toutes les classes. C'est dans ce sentiment d'impopularité que la mesure de sir Robert Peel rencontrera la plus sérieuse résistance.

»Il faut que l'Angleterre soit bien malade pour qu'elle ait recours à des remèdes aussi désespérés. A la fin de ce duel gigantesque qui signala le commencement de notre siècle, elle s'étais échappée sanglante et épuisée des bras de Napoléon, emportant dans ses flancs les serres de l'aigle impérial. C'est encore cette blessure qui saigne aujourd'hui devant nous. A la fin de la guerre, l'Angleterre avait 25 milliards de dette, plus d'un milliard *d'intérêt* à payer tous les ans. Pendant vingt ans, elle a remonté péniblement la pente de la banqueroute, semblable au Titan de la fable, elle a relevé lentement ce rocher qui roulait sur sa tête, elle a réduit sa dette à 19 milliards; mais voici que depuis huit ans le roc fatal retombe sur elle et l'écrase.

»Tout ce qui a été tenté en Angleterre depuis 30 ans en matière de finances ou de commerce, pâlit et s'efface devant une pareille entreprise. Le secret avait été gardé avec la discrétion qui appartient aux gouvernemens absolus ou aristocratiques, et cette proposition est tombée et a éclaté comme une bombe au sein du Parlement et du pays. Elle a été accueillie d'abord avec un étonnement silencieux et avec une sorte de frayeur. Cette taxe sinistre sur la propriété sur le bien de tous, sur la chose publique apparaissait comme un souvenir de 1812, comme un écho ressuscité des cris de la lutte impériale. L'Angleterre était-elle donc descendue si profondément dans l'abîme qu'il fallût une pareille secousse pour la sauver? Le cœur de Londres, la Bourse, en a tressailli et palpité; toutes les affaires ont été suspendues, et l'on semblait attendre avec anxiété l'effet que prod[…] sur le pays ce remède désespéré. Mais au-dessus de ce [...] silence, au-dessus cette grande frayeur et de cette an[…] se, on sentait dominer une sorte d'enthousiasme [...] un élan comprimé de nationalité, un cri étouffé de [...] tisme. Les cadavres de 5,000 Anglais, étendus sans [...] ture dans les neiges de l'Afghanistan appelaient la veng[…] Et quand le chef du gouvernement parlait en paroles br[…] du sang anglais, des acclamations irrésistibles partaient [...] les côtés de la Chambre. L'Angleterre tente aujourd'hui un [...] ces efforts suprêmes des hommes et des peuples qui se n[…] mais, comme Antée, chaque fois qu'elle est terrasée et [...] touche la terre, elle puise une nouvelle énergie dans le se[…] sa mère, et se relève avec de nouvelles forces. Quoiqu'elle [...] et dussions-nous la rencontrer encore pour ennemie sur to[…] continens et sur toutes les mers, nous respecterons le cou[…] qu'elle déploie au milieu de pareilles crises, et nous lui décer[…] rons sans envie et sans crainte le témoignage de notre ad[…] ration.»

On lit dans le journal français:

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE — *Procédé à suivre pour obtenir les [...] preintes de tombeaux gravés en creux.* — Nous devons à un [...] directeur des études dans un petit séminaire, la communic[…] de ce procédé ingénieux, à l'aide duquel on peut reprodu[…] avec une extrême fidélité, tous les détails de ces admirables [...] bes gravées en creux que le moyen-âge nous a léguées. J'[…] à Rouen des produits étonnans en ce genre, entre autres [...] pierre magnifique qui, dans l'église de Mont-aux-Mala[…] recouvre les restes de deux riches époux de Honfleur, mort[…] 1400, au service des lépreux. Ils sont représentés debout su[…] tillac d'un navire qui aborde aux heureux rivages de l'éter[…] patrie. La noblesse des figures, la fermeté du trait, le jet si[…] et savant des draperies font, de cette tombe, un chef-d'œu[…] que l'art moderne ne dépassera pas. Nous serions heureux [...] voir nos abonnés reproduire, par, ce procédé, les plus be[…] tombes des localités qu'ils habitent; nous nous chargerions vol[…] tiers de recueillir ces précieux fac-simile, et d'en faire l'o[…] d'un ouvrage qui serait très-intéressant sous le double rapp[…] de la religion et de l'art.

Etendez les feuilles de papier, les plus grandes possible [...] la pierre, une seulement à la fois, assujettissez-les solide[…] aux quatre coins avec des poids de un ou deux kilogrammes.

Prenez un cuir de grandeur de la main, ni trop raide e[…] trop souple, à-peu-près comme nos dessus de souliers; au mo[…] d'une plume humectez-le d'un côté avec un peu d'huile à q[…] quet, mieux d'olive pour éviter l'odeur; saupoudrez le cuir [...] dessus l'huile, d'un peu de mine de plomb en poudre, pass[…] repassez fortement un bâton rond ou carré, à-peu-près co[…] un manche de marteau sur le cuir, pour y faire adhérer la [...] de plomb avec l'huile; prenez le cuir dans la main, frotte[…] la feuille de papier bien raidie et bien assujettie; en deux m[…] tes, elle est noircie entièrement, excepté les lettres, les figu[…] etc., etc., gravées sur la pierre, qui restent en blanc sur le [...] pier, parce qu'étant gravées en creux, elles donnent lieu [...] papier de céder sous la pression de la main du frotteur, et l'[…] pêchent de prendre le noir attaché au cuir, ce noir ne se [...] qu'aux endroits du papier qui offrent à la main une pleine r[…] tance. Quand la première feuille est ainsi noircie, on la la[…] toujours bien assujettie, puis on en étend une seconde e[…] croisant de quelques lignes sous la première, pour donne[…] facilité de les coller ensemble quand l'empreinte est term[…] On assujettit cette seconde feuille comme la première, [...] recommence à frotter, ainsi de suite jusqu'à la fin. Le noi[…] détachant du cuir pour adhérer au papier, il arrive bientôt [...] le cuir noircit trop peu et bientôt point du tout, alors on [...] mecte de nouveau d'huile, on le saupoudre de mine de pl[…] qu'on frotte fortement avec le bâton pour la faire adhérer, e[…] comme ci-dessus.

Le papier blanc doit être d'une force moyenne; s'il était [...] faible, on le déchirerait en frottant; s'il était trop fort, [...] poserait trop de résistance à la pression de la main et se noirc[…] partout, même sur les endroits de la pierre qui sont grav[…] creux.

Quand on peut trouver du papier en rouleau qui couvre tou[…] pierre d'un seul morceau, on n'a point besoin de coller ens[…] c'est plus prompt, plus commode et plus propre. En une de[…] heure, deux hommes peuvent obtenir le calque d'un tom[…] de trois mètres de long. Ces calques sont d'une fidélité parf[…]

Londres, deux ou trois observateurs à lunettes qui ont étudié le cœur de l'homme dans le département de la Seine et dans le comté de Middlesex, et qui ne se sont jamais douté que le monde était habité, au-delà de Montmartre et d'Hamstead, par des millions de cœurs humains qui ne ressemblaient nullement à ceux qu'ils avaient étudiés dans le *Misanthrope* ou le *Scandals-School!* Le sot qui a dit: — *Tutto mondo e fatto come nostra famiglia;* était un Italien paralytique de Florence, qui n'a jamais quitté son troisième étage de la place du Marché-Neuf.

— A la bonne heure! sir Edward, mais où voulez-vous donc arriver avec vos éternelles préfaces?

— Je veux arriver à plusieurs choses, mon cher monsieur; avant tout, je veux vous prouver que, dans cet ouragan d'amour qui mugit autour d'Héva, je suis le seul qui garde son sang-froid et son cœur libre... Hier je vous ai trompé... je ne suis pas amoureux.

— Vous n'êtes pas amoureux!...

— Je ne le suis jamais; c'est mon principe. J'ai quitté Londres, parce que Adisson m'ennuyait avec son livre d'observations qui n'observe rien. J'ai voulu étudier le cœur humain dans l'Asie indienne, monde à part, où les fleurs sont des arbres, où les canaux sont des fleuves, où les fleuves sont des mers, les fontaines des cataractes, les chiens des lions, les chats des tigres, les chevaux des éléphans. Le hasard m'a poussé dans l'habitation de ce Nabab, et j'y vois représenter depuis trois mois une comédie auprès de laquelle le *Misanthrope* est l'alphabet de l'intrigue et de l'observation. Chez nous, avec nos visages blancs, rasés et grêles, nous trahissons à chaque instant nos petites luttes intérieures; mais ici, avec leurs faces d'airain, les hommes se dérobent à l'exploration de l'œil le plus intelligent; il n'y a jamais un pli sur leur chair de métal. Je suis obligé d'être sorcier pour deviner une seule pensée de mon voisin. Aussi quel triomphe lorsque je surprends une pensée sous ces épidermes de bronze! Je me voterais volontiers une statue et des autels.

Gabriel fit un signe d'impatience très significatif, Klerbbs, s'apercevant que ses longs préambules fatiguaient son interlocuteur, parla plus clairement.

— Je vois, poursuivit-il, je vois, mon cher compagnon, que vous êtes un de ces hommes qui ne devinent rien. Le temps presse, il faut vous faire toucher les choses au doigt. Dans un instant, peut-être, je puis avoir besoin de votre courage et de votre bras.

— Ceci est clair, sir Edward; comptez sur moi.

— Oh! le danger n'est pas pour ma tête; il ne menace que l'Indien, notre Amphytrion.

Gabriel arma sa carabine et ses pistolets, et se raffermit sur ses étriers.

— Mon très-cher compagnon, poursuivit Klerbbs mystérieusement, Mounoussamy joue depuis trois mois une partie d'échecs avec Goulab et Mirpour; c'est aujourd'hui qu'il doit être *mat*. De part et d'autre, les *pièces* sont habilement poussées; je suis leur jeu et je juge les coups.....

— Ils veulent assassiner le mari d'Héva?

— Vous n'y êtes pas. Ils ne veulent point l'assassiner; ils sont trop religieux, trop lâches, trop fins, pour verser du sang à la mode des Européens, qui se font empoigner sottement par des procureurs du roi..... Ils ont livré Mounoussamy aux tigres, et les tigres ne craignent ni les cours d'assises ni l'échafaud.

— Et les vingt Péons qui lui servent de gardes-du-corps? et nous.....

— Nous!.... nous ferons ce que nous pourrons..... Quant aux vingt Péons, ils ne feront rien; ils sont vendus à Goulab. Ils appartiennent comme lui à la secte intolérante de Siva, et ils ne pardonnent pas son apostasie à Mounoussamy.

— Et Mounoussamy connaît-il tous ces horribles projets?

— Le rusé coquin les soupçonne, mais il veut les voir s'accomplir à ses risques et périls. D'ailleurs, il compte sur son courage, sur sa force, sur son cheval. Vingt fois j'ai ouvert la bouche pour lui faire part de mes observations, mais il me l'aurait fermé avec ses mains de bronze; je connais mon Indien. Maintenant, assez causé. L'œil aux tigres, qu'ils aient quatre pattes ou deux pieds!

Le paysage qui s'étalait en ce moment devant la caravane était plein de grâce et de fraîcheur. Il était impossible qu'une pensée de mort et de sang osât s'élever au milieu de cette nature virginale et tranquille, qui semblait ne se revêtir de tous ses attraits que pour les oiseaux et le soleil. La petite rivière de Lutchmi, ornée de deux épaisses franges de gazon, s'échappait des profondeurs d'un vallon mystérieux, et descendait avec un bruit charmant vers un horizon de collines, où elle se perd dans l'abîme nommé le *Gouroul*. C'est une des merveilles de l'Inde. La rivière de Lutchmi arrive par une pente insensible à la gueule énorme du Gouroul; elle se détache en nappe verticale d'azur, et tombe dans un gouffre d'une profondeur inconnue. Aucun bruit n'accompagne cette immense chute d'eau qui éteint son fracas dans les entrailles de la terre, et ne le fait pas remonter aux oreilles humaines. Seulement, une trombe de fumée s'élève de l'abîme, et semble plutôt appartenir à un soupirail des feux infernaux qu'à l'écume d'une cataracte brisée dans de ténébreuses horreurs. C'est avec une sorte d'épouvante qu'on découvre cette prodigieuse masse d'eau, qui s'écroule en silence, et ne réveille aucun écho ni dans sa tombe, ni sur les flancs escarpés du mont Goala. A l'autre bord du gouffre, la terre n'étant pas tourmentée par le tranchant de la cataracte, se hérisse d'un incroyable luxe de végétation; elle jette horizontalement des arbres sauvages qui semblent vouloir faire par imitation une cascade de verdure, et combler leur moitié d'abîme avec des masses flottantes de rameaux échevelés.

Le signal de halte fut donné sur les bords de la rivière de Lutchmi. La caravane avait fait environ dix lieues. Les Péons préparerent le repas et mirent le couvert sur le gazon. Mounoussamy détacha trois éclaireur[…] bitués à flairer le tigre, comme les chiens le cerf, et la première fai[…] souvie, on plaça des sentinelles, comme en pays ennemi, et chaque [...] seur, s'abritant dans une fraîche alcôve de verdure, usa de la permis[…] qui lui était donnée de se reposer ou de dormir, en attendant le cri in[…] du réveil.

Le soleil avait fait un peu moins des deux tiers de sa course, lorsqu[…] chasseurs remontèrent à cheval. C'était l'heure que les Indiens juge[…] plus favorable pour la chasse au tigre. Les éclaireurs venaient d'arri[…] et Mounoussamy, après avoir écouté leur rapport, établit son plan d'[…] que. Il donna ordre à dix Péons d'envahir, par un long détour, les g[…] de Ravana, toutes peuplées de tigres, et de pousser le formidable [...] dans le vallon opposé de Lutchmi, où les autres chasseurs devaient [...] busquer derrière un épais rideau de cocotiers.

Les Péons lièrent leurs chevaux à des arbres, et, après avoir frott[…] des fleurs de tulipier, leurs pieds nus, durs comme du bronze, et so[…] comme des griffes d'aigle, ils s'élancèrent de la plaine aux corniches [...] lantes des gorges de Ravana. De ces hauteurs inaccessibles, les ye[…] Péon plongeaient sur les épais buissons de lianes et de houx qui rece[…] la famille des monstres du Bengale et quand une tête énorme de ti[…] farouché s'allongeait avec des contractions de rage par dessus les feu[…] et flairait l'air où passait quelque ennemi, aussitôt d'énormes blo[…] rocher pleuvaient en mille éclats sur l'alcôve révélée, et la famille [...] dissait à découvert, en poussant un rugissement d'alarme qui pé[…] les plus secrètes tannières des gorges de Ravana.

Les tigres, comme tous les animaux d'un naturel intraitable, [...] seuls, et ne fraient jamais avec leurs voisins. Les mâles se font une [...] acharnée à l'époque de leurs amours, mais, dès qu'ils sont établis [...] nablement, ils s'accordent une trève, et se contentent de se saluer [...] par une effroyable contraction de narines, lorsqu'ils vont à la c[…] l'abreuvoir. L'instinct de la conservation et de la propriété les o[…] à veiller sur les domaines que la nature leur donna, et qu'ils doivent [...] mettre intacts à leurs enfans, il suspendent soudainement leurs [...] pour repousser l'ennemi commun, lorsque l'homme les menace d'[…] propriation. Alors ils forment une alliance momentanée, qui finit [...] danger. Telles sont les mœurs des tigres du Bengale, les plus be[…] maux de la création, n'en déplaise à l'homme orgueilleux, [...] Humann.

Klerbbs et Gabriel, embusqués, comme les autres chasseurs, [...] du vallon de Lutchmi, sentirent frissonner leurs chevaux, com[…] accès de froid polaire les eût saisis brusquement.

— Voilà les tigres! s'écria Mounoussamy.

Une pâleur mortelle couvrit une douzaine de visages européens, [...] et Klerbbs soutinrent dignement l'honneur de leurs nations; il[…]

... caractères et figures gravés sur les tombes s'y voient ... que sur les tombes elles-mêmes; car les caractères et les ... se dessinent en blanc sur le fond noir du calque, au lieu ... est uniforme et moins clair sur la pierre.

Il est essentiel de bien balayer la pierre avant de commencer l'opération, et de ne pas y laisser de sable ni de gravier un peu gros, qui ferait percer ou déchirer le papier pendant qu'on frotte avec force.

Pour 30 ou 40 centimes on peut obtenir en ... minutes un tombeau de grandeur naturelle et d'une parfaite ressemblance. Un Anglais, M. Albert Way, apporta à Rouen ce procédé, avec lequel il avait fait une collection de 1,500 tombeaux ramassés dans toute l'Europe; il employait d'abord les rognures telles qu'il les achetait chez les cordonniers, mais ses calques étaient ... pâles, et très-longs à faire; M. André Pottier, conservateur de la bibliothèque de Rouen, lui conseilla d'essayer l'huile et de la mine de plomb, ce qui noircit beaucoup plus vite.

Les conservateurs de la bibliothèque de Caen viennent de découvrir, dans des papiers qu'on se disposait à vendre à la livre, un grand nombre de manuscrits inédits du P. André, auteur de l'*Essai sur le beau*; une correspondance fort curieuse de Fontenelle et de Malebranche avec ce savant; une autre correspondance du P. André avec les pères Hardouin, Porée, Dutertre, etc., à la suite de laquelle les jésuites l'auraient fait enfermer à la Bastille; enfin, un manuscrit autographe de l'abbé de Saint-Pierre, auteur du *Projet de paix perpétuelle*. MM. les bibliothécaires de Caen se proposent de publier tout ce que cette découverte peut offrir de curieux et d'intéressant pour la science. Nous reprocherons à M. Monvel, et à ses collègues d'avoir compromis la réputation du célèbre P. André, en n'indiquant pas le motif du châtiment sévère qu'il eut à subir, si tant est qu'il l'ait subi; et surtout en taisant la noble réparation qui rendit à l'illustre écrivain toute sa gloire. Nous tenons d'autant plus à éclaircir ces faits, que peu d'hommes nous paraissent dignes d'autant d'estime et d'admiration que le P. André.

La section de La Haye, de la Société pour le progrès de l'art musical a publié un avis annonçant que, dans les premiers jours du mois de juillet prochain, il y aura un grand festival dans la grande salle de la loterie au *Binnenhof* en cette résidence. Cette solennité musicale, dirigée par M. J. H. Lubeck, durera deux jours pendant lesquels on exécutera: le grand *Oratorio: Judas Machabée* de Händel, une Ouverture à désigner ultérieurement, un *Psaume* de J. H. Lubeck, et une *Symphonie-Cantate* de Mendelssohn-Bartholdy.

M. Joseph Stréletskie, employé, depuis 10 ans, comme 2e chef d'orchestre au Théâtre-Royal Français de La Haye, donnera, jeudi 31 mars 1842, à la salle *Diligentiâ*, un Grand Concert vocal et instrumental, dirigé par M. H. J. Lubeck, directeur du Conservatoire Royal de Musique, assisté par les professeurs du Conservatoire, ainsi que des membres de l'orchestre du Théâtre-Français. Nous recommandons d'autant plus volontiers cette soirée musicale à la bienveillance du public, qu'elle promet non-seulement d'être très variée par le choix des morceaux de musique, mais qu'en même temps elle offre aux habitans de cette résidence l'occasion de faire une bonne œuvre pour un artiste, qui, chargé d'une nombreuse famille, se trouve dans une position fort précaire, M. Stréletskie n'étant plus engagé au Théâtre pour l'année prochaine.

On écrit de Rotterdam:

M. de Magnée, calligraphe de S. M. le roi, est arrivée depuis quelques jours à Rotterdam, d'après l'invitation de plusieurs familles distinguées, pour ouvrir des cours de calligraphie.

Nous avons vu les résultats extraordinaires obtenus par cet excellent calligraphe, avec des élèves de 10 et 12 ans. En douze ou quinze heures de travail, il donne une magnifique écriture à l'enfant qui n'a jamais tenu une plume, et en 10 ou 15 leçons d'une heure, il change entièrement celle de l'homme qui écrivait de la manière la plus illisible; il n'est point de main, quelque rebelle qu'elle soit, qui, par sa méthode, n'acquière en quelques heures cette sûreté et cette flexibilité si nécessaires à la régularité des caractères.

A peine l'enthousiasme des hommes dans l'Amérique du Nord pour Fanny Elsler s'est-il un peu calmé, que le beau-sexe s'exalte à son tour pour l'auteur anglais Boz ou Dickens, qui visite l'Amérique. L'enthousiasme que cet écrivain distingué inspire aux dames est tel, que plusieurs d'entr'elles l'ont prié de leur donner une mèche de ses cheveux comme souvenir. M. Boz la refuse d'une manière polie, mais peu modeste, il dit que cet exemple pourrait avoir pour lui les suites les plus funestes, puisque cela l'exposerait à revenir peut-être en Angleterre avec la tête chauve.

Heureusement que les Berlinoises n'ont pas eu cette idée à l'égard de Listz, car il est douteux que ce virtuose eût eu le courage de refuser.

Extérieur.

AUTRICHE.

On mande de Pesth, le 6 mars:

« On vient de publier en langue latine et sous la date de Vienne, le 14 octobre 1841, le privilége qui autorise la fondation d'une Banque nationale hongroise. Ce privilége a été accordé sur la demande de 82 maisons de commerce de Pesth, qui y sont désignées, et a une durée de 25 ans La Banque aura son siége à Pesth; le capital primitif s'élève à deux millions de florins, monnaie de convention, et sera divisé en 2,000 actions à 500 fl. On attend bientôt la mise en activité, de cet établissement national, dont l'importance est si grande. »

BAVIERE.

On écrit de Munich, le 11 mars:

« Le comte Forni, grand-maître de la cour du duc de Modène, est parti ce matin pour Innspruck, afin d'y recevoir son souverain. S. A. I. le duc de Modène, arrivera ici avec son auguste fils, le prince héréditaire, lundi, le 14.

» Le jour de l'arrivée de S. A. R. notre prince royal, n'est pas encore connu.

» On attend également ici LL. AA. RR. le grand-duc et la grand' duchesse héréditaires de Hesse, ainsi que S. A le prince Edouard de Saxe-Altenbourg. »

SUISSE.

L'Helvetie du 8 rapporte les lugubres détails d'une exécution judiciaire qui a eu lieu le 28 février à Sion, dans le Valais:

« A neuf heures du matin, une foule nombreuse s'était assemblée aux abords de l'Hôtel-de-Ville. Trois révérends pères jésuites accompagnaient au dernier supplice Jean Rey, Barthélemy Juoly et Thérèse Seppey; pauvres condamnés, ils marchaient à la mort d'un pas lent et assuré. Un seul, Jean Rey, était pâle; son chapeau, un peu de travers, était baissé sur sa figure; Juoly n'était que recueilli; mais Thérèse Seppey, jeune femme de 26 ans, annonçait le calme le plus parfait; elle promenait avec assurance ses yeux vifs et intelligens sur la foule qui l'entourait.

» Quand le cortège fut arrivé au lieu du supplice, Juoly et sa compagne, accompagnés de leurs confesseurs, allèrent se placer dans le verger qui touche la chapelle. Là, gardés par quelques gendarmes, ils reçurent les consolations de la religion.

» Bientôt on vit Rey monter les degrés de l'échafaud, et, joignant les mains, tomber à genoux devant son confesseur pour y faire encore une courte et dernière prière, puis baiser le crucifix qui lui était présenté.

» C'était un songe, une apparition étrange, dit l'*Echo des Alpes*; quatre figures fantastiques, le bourreau, son valet, le confesseur et le patient, se mouvaient sur cette plate-forme qui dominait la foule effrayée, ils retraçaient sur l'horizon un tableau inconcevable auquel le cœur de l'homme ne peut croire, à la vue duquel il se sent glacé. Là, un être humain, dans la posture d'un suppliant, s'humiliait à la face du Ciel, devant un prêtre, devant Dieu, devant les hommes, en présence de son bourreau, qui, une corde à la main, attendait, silencieux et inexorable. Près de lui était une chaise qui attendait un cadavre; il vint s'y asseoir; une corde enlaça ses membres, pour les priver du mouvement, puis une affreuse toilette commença; le cou tendu de la victime fut bientôt mis à découvert, ses cheveux et ses vêtemens furent coupés, un bandeau noir fut placé sur ses yeux; dans cette attitude, son confesseur l'invitait encore à recommander son ame à Dieu: des pleurs et des gémissemens se faisaient entendre parmi la foule; de temps à autre un murmure de prières s'élevait, des personnes fuyaient épouvantées, d'autres, pâles et immobiles, ne voyaient plus qu'à travers un nuage.

» Alors on vit briller dans les mains du bourreau, un glaive à deux tranchans, puis une tête rouler à terre et un cadavre tronqué lancer des jets de sang. Cette masse mutilée fut jetée à terre, puis lancée hors de la plate-forme au pied de laquelle, couché sur la poitrine, Rey alla attendre ses compagnons de malheur.

» Quelques minutes après, l'infortuné Juoly subissait le même sort. Pendant ce temps, Thérèse Seppey, la tête faiblement baissée, écoutait avec distraction les paroles de son confesseur auquel elle ne répondait que par des monosyllabes; ses regards animés se fixaient sur les personnes qui la contemplaient; sa physionomie légèrement colorée se couvrait par fois d'un sourire calme et fin; la vue du bourreau qui vint la chercher n'y produisit aucune altération; seulement Thérèse repoussa doucement la corde qu'il lui présentait et se dirigea à pas accélérés vers l'échafaud; elle en monta hardiment les degrés et alla immédiatement se placer sur la chaise où elle devait s'asseoir pour la dernière fois; de là, elle chercha des yeux les cadavres des infortunés qui l'avaient précédée, puis, voyant dans la foule une jeune fille de sa connaissance, elle lui adressa en patois ces paroles: « Marie, tu es là; eh bien! tu prieras pour moi, je prierai pour toi; prends exemple sur moi. »

» Bientôt trois cercueils furent apportés, ils reçurent les cadavres et la tête rapprochés des trois suppliciés. Aussitôt ils furent apportés au cimetière de l'hôpital où ils furent ensevelis avec les prières d'usage. Une messe pour le repos de leur ame suivit la sépulture. »

PRUSSE.

La *Gazette d'Etat*, du 14 mars, annonce l'arrivée à Berlin, de S. A. le duc régnant de Nassau. S. A. est accompagnée du général-major de Neuendorff et du conseiller privé de cabinet de Gœtz.

— S. M. a daigné conférer l'ordre de l'Aigle Rouge, de 2e classe, à M. de Lubeck, colonel et aide-de-camp au service ducal de Brunswick.

— Le comte de Bresson, ministre de France à la cour de Berlin, est arrivé le 14 mars, à Cologne, se rendant par Bruxelles, à Paris.

HANOVRE.

Une lettre de Hanovre, du 11 mars, porte:

« Les Etats reçoivent de tous les points du pays de nombreuses pétitions, demandant une modération des impôts qui accablent le pays. Ces documens authentiques peignent mieux que ne le feraient tous les raisonnemens la situation du pays. L'une de ces pétitions émanant de quelques communes rurales du duché de Lunebourg, se termine ainsi:

« Nous prions donc instamment les Etats de vouloir bien faire » en sorte que les impôts élevés et les charges qui pèsent depuis » si long-temps sur nous, soient enfin réduits et allégés, afin que » nous soyons convaincus qu'on s'occupe sérieusement du bien-» être du peuple hanovrien. »

ESPAGNE.

Nous avons des correspondances de Madrid, du 8 mars; comme nous l'avions pressenti, les paroles de sir Robert Peel, si flatteuses pour le ministère et le gouvernement espagnols ont eu un immense retentissement à Madrid. L'*Eco del Comercio* les commente d'une manière désobligeante pour la France. La *Gazetta de Madrid*, après avoir dit que le gouvernement, s'appuyant sur la Constitution, méritait ces éloges, sort de sa réserve ordinaire; elle annonce d'une manière prophétique que les puissances du Nord reconnaîtront le gouvernement d'Isabelle plus tôt qu'on ne le pense (*antes delo que Muchos alen*).

Il courait encore en ville quelques bruits de modification ministérielle, mais ils étaient sans gravité comme sans consistance; il n'est pas probable que le ministère espagnol voudrait se désorganiser dans les circonstances actuelles. On parle toujours plus à Madrid qu'à Barcelonne des démarches officielles du consul de France et du commandant de la station française à Barcelonne auprès du capitaine-général Van Halen, pour obtenir réparation d'une insulte faite au roi des Français, par la publication d'un furibond article du *Constitucional*. Il y a lieu de croire que cette affaire est devenue l'occasion de notes échangées contre les deux gouvernemens: Van Halen en a référé à son gouvernement. Les agens français ont expédié au leur des dépêches à ce

---

... leurs chevaux, dont les oreilles s'allongeaient démesurément, et qui soufflaient un ouragan par leurs narines; ils examinèrent l'amorce de leurs carabines, et coururent se placer à côté de Mounoussamy. L'Indien leur tendit la main, et les félicita par un geste sur leur bonne contenance.

— Je ne reconnais pas mes chevaux de chasse, dit Mounoussamy; ils tremblent comme des gazelles.

Goulab et Mirpour gardèrent un visage impassible, et ne parurent pas remarquer le regard accusateur que leur lançait l'Indien.

— Est-ce vous, Goulab, qui avez choisi les chevaux? dit Mounoussamy.

Goulab fit un signe négatif.

— Est-ce vous, Mirpour?

Même signe négatif. Klerbbs lança un coup d'œil rapide à Gabriel.

Les yeux noirs de Mounoussamy rayonnèrent comme deux tisons qui s'enflamment; il ne soupçonnait plus la trahison, il la tenait évidente dans ses mains. Malheureusement il fallait songer à se défendre contre des ennemis bien plus terribles que les deux Indiens.

Un tigre énorme, vomi des gorges de Ravana, traversait la plaine, qui n'offrait aucun abri, et se dirigeait vers la vallée de Lutchmi. Il traçait dans l'air, à chaque bond, une ellipse immense, et l'œil fasciné du chasseur, qui embrassait à la fois vingt de ces bonds, tant ils étaient rapides croyait voir un pont de tigres à vingt arches se former et disparaître à l'instant. Le monstre s'arrêta tout-à-coup à cent pas du rideau de verdure qui cachait les ennemis, et poussa un miaulement sourd, semblable au son prolongé de l'orgue qui s'éteint dans les tons graves. Sa peau, d'un fauve doré, rayonnait au soleil comme un manteau de brocard vénitien veiné de bandes d'ébène; ses quatre pattes, tendues en raccourci, se balançaient sur leurs jointures, sa queue horizontale ondulait comme un serpent, et la rude peau de son muffle, retirée vers les yeux par une contraction furieuse, laissait à découvert ses dents d'ivoire, aiguisées comme des poignards.

Les hennissemens que poussaient les chevaux ressemblaient à des plaintes articulées sortant de poitrines humaines; leurs crinières s'agitaient comme des tresses de couleuvres vivantes; les cavaliers luttaient avec eux pour les retenir immobiles sur le même terrain; mais du côté des hommes la force s'épuisait, et du côté des animaux la terreur, arrivée au comble, n'écoutait plus l'ordre muet de la bride et de la main.

La carabine de Mounoussany s'abattit et fit feu. Le tigre poussa un cri rauque; il se dressa sur ses pattes de derrière, et avec ses pattes de devant il saisit son muffle et le secoua vivement comme pour en arracher la balle qui venait de l'atteindre. Puis il s'étendit à plat ventre et rampa comme un boa en frottant avec rage son muffle contre le gazon, et, se relevant encore de toute sa hauteur, il se lança par bonds désespérés vers les roseaux de la rivière de Lutchmi.

— Il est blessé! s'écria Mounoussamy; et il précipita son cheval dans la direction du tigre, ses pistolets à la main. Au même instant, deux autres tigres tombaient au vol des gorges de Ravana.

Les cavaliers européens ne purent maîtriser davantage leur chevaux; ils furent emportés sur la route de Tinnevely avec toute la furie d'élan que le délire et l'effroi donnait aux pieds de ces animaux. Klerbbs et Gabriel sautèrent courageusement à terre pour ne pas abandonner Mounoussamy. Goulab et Mirpour suivirent au galop les Européens, et tous ces déserteurs disparurent en un clin d'œil dans les bocages de l'horizon méridional.

Gabriel et Klerbbs passèrent la rivière de Lutchmi, nageant d'une main, et tenant de l'autre au-dessus du niveau de l'eau leurs carabines et leurs pistolets. Ils mettaient ainsi la petite rivière entr'eux et les tigres, et pouvaient secourir avec leurs armes l'Indien isolé sur l'autre rive, et engagé avec ses formidables ennemis.

Emporté par son ardeur, Mounoussamy courait toujours sur le tigre blessé, et il l'atteignit à peu de distance du Gouroul; le monstre reçut là le coup de grâce, il expira en déchirant le gazon avec ses dents.

Mounoussamy se retourna et se vit seul.

Gabriel et Klerbbs, privés du secours indispensable que donne le cheval dans cette terrible chasse, n'avaient pris conseil que de leur courage, en se faisant piétons pour venir en aide à l'intrépide Nabab; mais en suivant la rive gauche du Lutchmi, ils rencontrèrent, dans les accidens d'un terrain marécageux et entrecoupé de ravins, des obstacles insurmontables; en cet endroit la rivière était profondément encaissée, et si rapide qu'ils ne pouvaient la traverser sans s'exposer à une mort certaine; d'ailleurs, quel secours auraient-ils pu donner, en se replaçant sur l'autre rive, lorsque de nouveaux et de plus terribles rugissemens, multipliés par les échos, leur annonçaient que les gorges de Ravana semblaient vomir toute la population féline du Bengale. Nos deux voyageurs, excités par une curiosité poignante, grimpèrent sur un arbre qui dominait ces solitudes, et Klerbbs, arrivé le premier au dernier échelon de l'observatoire végétal, dit à Gabriel en lui montrant un horrible troupeau de monstres fauves veinés de noir:

— Eh! mon ami! croyez-vous aux tigres, maintenant?

— Ils passeront la rivière, dit Gabriel, en plaçant sa carabine et ses pistolets en affût dans les branches de l'arbre.

— Je les en défie. Là, devant nous, la rivière paraît calme; c'est un torrent... mais l'Indien! l'Indien! où est-il?

— Sir Edward, regardez-là bas.., au midi... ce sont les Péons qui ont repris leurs chevaux cachés dans le bois, et qui nous abandonnent aussi, comme les autres.

— Eh! mon Dieu! je l'avais prévu! ils ont déchaîné les tigres contre Mounoussamy, et maintenant leur métier est fait... les lâches!

Un cri de désespoir, un cri surhumain et corrosif, comme un coup de tam-tam; un cri impossible à noter, et qui semblait sortir de la poitrine d'un colosse de bronze animé dans un rêve, remplit ces solitudes, et leur donna soudainement un caractère inexprimable de désolation. L'Indien avait poussé ce cri: il venait de voir se consommer la trahison dans la fuite des Péons ses domestiques; il se trouvait seul, avec trois coups de feu dans sa main, devant une meute de tigres qui tombaient des montagnes en bondissant, comme un torrent animé dont chaque vague aurait eu des yeux de flamme, des dents d'acier et une tempête de rugissemens. Klerbbs et Gabriel découvrirent alors le malheureux Indien qui sortait d'un massif d'arbres, et poussait vigoureusement son cheval vers des rochers sombres qui fermaient l'horizon comme un rempart.

— Oh! s'écria Gabriel, il faut le secourir à tout prix! Et il allait s'élancer au pied de l'arbre: Klerbbs le retint d'un bras vigoureux.

— Mon ami, lui dit-il, voici la nuit; il nous faut une heure pour atteindre Mounoussamy, en passant sur les corps de vingt tigres. Voulez-vous tenter le coup? Dites oui, et je tombe de l'arbre avant vous. Gabriel prit ses cheveux noirs à deux mains et ne parla plus.

La nuit, qui descend toujours si vite dans ses régions équinoxiales, arrivait avec ses horreurs. A la deuxième teinte du crépuscule, nos deux voyageurs assistèrent aux efforts suprêmes de l'Indien. La meute des tigres le suivait au vol, et lui, arrivé au rempart de rochers, se dressa debout sur son cheval comme pour l'escalader à l'aide de ses ongles de fer: retombé sur sa selle, il lança de nouveau son cheval sur le chemin escarpé qu'il avait parcouru; et profitant d'un moment d'effroi que deux coups de pistolets tirés sur les tigres venaient de leur donner, il les sillonna comme un vent, et atteignit sans blessure les rives du fleuve: aussi lestes que son cheval, les plus agiles tombèrent en même temps sur les roseaux du Lutchmi: l'Indien désarmé sentit bientôt leur souffle ardent à ses pieds nus; debout comme un écuyer des cirques sur le dos de son cheval, il lutta quelque temps encore, en meurtrissant avec le bois de fer de sa carabine les muffles béans allongés vers lui. Le cheval ensanglanté bientôt, et déchiré sur sa croupe par des dents furieuses, emporta son maître du côté de l'abîme du Gouroul Les tigres se réunirent tous pour livrer un dernier assaut. Le cheval chancela sur ses jarrets brisés: l'Indien vit douze gueules enflammées s'entr'ouvrir, et, du haut de sa selle qui s'écroulait sous lui, il s'élança dans le Gouroul, au milieu des ténèbres de l'abîme et de la nuit.

(*La suite à un prochain numéro.*)

sujet. Voilà du moins où l'on croit généralement qu'en est l'affaire.

Nos correspondances de Barcelonne du 9, signalent la présence de certaines bandes factieuses dans quelques localités. Il paraît que les députés Catalans ont l'intention, s'ils n'obtiennent du gouvernement aucune concession, d'appeler l'attention des Cortès sur les questions des ouvriers, de désarmemens de la garde nationale et de la suspension de l'*ayuntamiento*.

ANGLETERRE.

Nous avons reçu les journaux de Londres, jusqu'au 16 mars. Dans les deux Chambres du Parlement, séance du 14 mars, des interpellations ont été adressées au ministère, par rapport aux instructions données à l'ambassadeur britannique à Madrid, relativement à l'immixtion de l'Angleterre dans la guerre d'étiquette entre la France et l'Espagne. Lord Aberdeen, dans la Chambre des Lords, et sir Robert Peel, dans celle des Communes, ont déclaré qu'il n'y avait eu d'autre immixtion de la part du cabinet britannique, que celle d'aider de la manière la plus amicale, à aplanir les différends. Ils ont fait observer que d'après l'usage général parmi les nations, les lettres de créance de l'ambassadeur de France, auraient dû être présentées à la reine, mais qu'il existe une loi spéciale en Espagne, qui vient à l'appui des prétentions du régent.

— Un correspondant de Londres de la *Gaz. Universelle* d'Augsbourg adresse à ce journal, sous la date du 4 mars, le texte de l'Adresse qui a été présentée au roi de Prusse pendant son séjour en Angleterre pour le supplier d'ordonner à son ambassadeur à Londres de délivrer des passeports pour le duché de Posen aux réfugiés polonais. Cette Adresse du comité littéraire des amis de la Pologne fait un triste tableau de la situation des réfugiés polonais en Angleterre, où, par suite de l'accroissement de la misère dans ce pays, ils sont menacés de voir diminuer les secours qui leur sont accordés, par des particuliers, et ne peuvent, malgré la meilleure volonté, utiliser leurs talens ou leur amour du travail, et en sont réduits à subsister de ce que leur accorde le gouvernement.

— Il résulte d'un relevé demandé par sir Howard Douglas, de la valeur officielle et déclarée de tous les produits et objets de manufacture, exportés pendant les années 1839 et 1840 du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, aux Indes-Orientales, aux Indes-Occidentales britanniques, aux Indes-Occidentales étrangères, au Brésil, etc., que la valeur totale officielle de l'ensemble des exportations à toutes les parties du monde, s'est élevée, en 1839, à 97,394,666 Liv. st. et en 1840, à 102,706,649 Liv. st.; tandis que la valeur totale déclarée de l'ensemble des exportations, à toutes les parties du monde, s'est élevée, en 1839, à 53,233,580 Liv. st., et en 1840, à 51,406,430 Liv. st.

— Le bruit court, dit le *Morning Herald*, que sir R. Jenkins, membre du Parlement, ou bien W. S. Boyd, Esq., commissaire politique à Baroda, remplacera feu sir Mac Naghten, en qualité de gouverneur de Bombay.

— Le *Morning Chronicle* public quelques détails biographiques sur sir W. Mac Naghten, dont nous avons annoncé la déplorable mort dans l'Afghanistan. Voici ce qu'on lit dans cette feuille :

« Feu sir William Hay Mac Naghten était second fils de sir Francis Workman Mac Naghten qui avait épousé miss Dunkin, fille aînée de feu sir W. Dunkin, de Clogher. Il était né en 1793. A un âge peu avancé, il alla aux Indes avec son père, nommé juge près de la cour suprême de Madras et placé ensuite à Calcutta, en 1815; il y résida pendant quelque temps avec sa famille. En 1823, il épousa Mad. M'Clintock, veuve du colonel de ce nom. Encore jeune, il entra au service civil de la Compagnie des Indes, et sa longue résidence au Bengale et dans d'autres parties de nos possessions aux Indes, le rendirent parfaitement propre aux plus hauts emplois. En 1839, il fut nommé par le gouvernement des Indes, envoyé et ministre près de S. M. le Shah-Shoojah-Ool-Moolk, et ce fut en récompense de ses éminens services, durant la guerre de l'Afghanistan, dans cette année, qu'il fut créé baronnet, par S. M., à la recommandation de ses ministres. Son vénérable père, âgé aujourd'hui de 79 ans, habite, croyons nous, sa terre en Irlande, s'étant retiré de ses fonctions judiciaires, en 1825. »

BELGIQUE.

AFFAIRE DU COMPLOT CONTRE LA SURETE DE L'ÉTAT.

15e *Audience. — Mercredi* 16 *mars.*

L'attente du commencement des plaidoiries, fait que l'affluence des curieux est encore des plus considérables aujourd'hui. Plusieurs dames sont placées, comme de coutume, dans l'enceinte du prétoire.

La séance est ouverte à 9 heures et demie.

Un court débat s'engage entre la défense, le ministère public et le président, sur la question de savoir si le général Duval de Blaregnies devait être entendu. Le général n'était pas cité, mais la défense désirerait le faire entendre, en vertu du pouvoir discrétionnaire du président, pour donner des renseignemens sur la moralité de l'intendant Parys, et aussi relativement aux interrogatoires subis par cet officier, dans l'instruction.

M. le président dit que plusieurs témoins avaient déjà donné les renseignemens on ne peut plus favorables sur les antécédens de Parys, et qu'il croit que l'audition du général lui paraît inutile.

De son côté, le ministère public déclare que si l'on veut interpeller le général Duval sur ses interrogatoires, il fera citer aussi des témoins en sens inverse, et qu'alors il désirerait que le général ne soit entendu qu'à l'audience de demain.

La défense renonce à l'audition de M. Duval.

M. le président déclare qu'on s'est rendu au domicile du témoin Seghers pour l'inviter à se rendre encore devant la cour; mais que ce témoin est alité. Cependant, et afin que la défense puisse avoir tous ses appaisemens, M. le président annonce que le docteur Ansroul va être mandé devant la cour pour prêter serment et se rendre ensuite au domicile du témoin, à l'effet de constater son état.

Le témoin Hoyoux, cabaretier à Ixelles, témoin à décharge, est rappelé. Ce témoin demande à compléter sa déposition en ce qui concerne le major Desaegher. Il résulte de cette nouvelle déposition qu'à diverses reprises le major Desaegher à avoué au témoin qu'il recevait de l'argent du gouvernement pour avoir fait connaître le complot.

Le témoin Gérard, substitut de l'auditeur général à la haute cour militaire, également rappelé, remet entre les mains de M. le président, 1° une note écrite de la main du sieur Chaumont (mis hors de cause), qui faisait connaître au ministre de la guerre l'existence du complot, et les préparatifs des conjurés; 2° une note écrite de la main du général Buzen, contenant le résumé des révélations qui lui avaient été faites concernant le complot. Ces pièces sont paraphées et jointes à la procédure. Le témoin Gérard dit à ce sujet :

« Le jour des arrestations de très-bonne heure, Chaumont à démandé au ministre de la guerre une conférence très-secrète: il disait que sa vie en dépendait. C'est Chaumont qui a révélé que l'on fondait des canons chez Berry, que les canons étaient déposés chez un nommé Tilmont ou Gilmont, que des poudres avaient été achetées et portées à Etterbeck; il ajoutait que les auteurs du complot savaient que le gouvernement était instruit de tout et qu'ils allaient s'occuper de faire disparaître les pièces accusatrices. Le ministre était embarrassé, il voulait d'abord aller chez le procureur du roi, mais il avait si peur qu'on ne l'accusât d'avoir fomenté un complot, qu'il disait: si j'allais dire qu'il y a des boulets et qu'on n'en trouvât pas, on prétendrait que c'est moi qui a imaginé cela. Le ministre prit une vigilante, emmena avec lui son huissier de salle, se rendit chez Berry, vit fondre les boulets, et alors il avertit M. le procureur du roi et tout fut saisi.

La plupart des témoins cités encore en vertu du pouvoir discrétionnaire du président ne sont pas présens pour le moment.

M. le président interpelle l'accusé Dominique Vandersmissen, relativement à des lettres saisies au domicile de l'accusé et datées de Paris. Ces lettres sont reconnues par l'ex-général pour avoir été écrites par lui à une personne qu'il ne veut pas nommer. Il y est question de plans politiques et du parti R. (ce qui, d'après l'accusation, signifierait Républicain). L'ex-général prétend que l'initiale R signifie le parti de la réunion de la Belgique et de la France, dont le Rhin deviendrait les frontières naturelles.

Il est onze heures moins un quart, la parole est donnée au ministère public pour développer les moyens de l'accusation.

M. l'avocat général De Bavay commence son réquisitoire par quelques considérations générales, tendant à établir que, malgré l'état de stabilité où se trouve placée la Belgique par suite du traité de paix avec la Hollande, il y a depuis cette époque des gens qui n'ont cessé de rêver à une Restauration de la Maison d'Orange-Nassau.

Le ministère public annonce dans son exorde qu'indépendamment de toutes les pièces matérielles mises sous les yeux des jurés, il y a encore deux pièces dont il n'a pas été fait mention au procès, et qui ont été saisies par l'autorité judiciaire. La première, est une lettre saisie chez l'ex-colonel Borremans; dans cette lettre il est question de Guillaume II qu'on considère comme *le prince chéri et le roi légitime de la Belgique.* D'après M. De Bavay, cette lettre se réfère à une réunion tenue le 6 décembre 1840, à Bruxelles, à l'occasion de la fête du roi Guillaume II.

La seconde pièce est encore une lettre saisie à l'*Hôtel de Suède*, à Bruxelles dans l'appartement occupé par M. le comte de Gloes. Cette lettre signée *Alfred fils* porte le timbre de la poste de Bruxelles du 14 juin 1841, arrivée à Maestricht le lendemain, à l'adresse du comte de Gloes. Il y est fait mention des idées de Restauration et que *l'on est prêt à verser son sang pour la plus noble des causes.*

M. De Bavay interrompt sa plaidoirie pour faire entendre de nouveau le colonel Stroykens, commandant de la place de Bruxelles. Ce témoin dépose sur le bureau une note écrite de la main de feu le général Buzen sur les révélations du complot, ainsi que plusieurs ordres écrits de même au témoin pour faire surveiller la banque de Belgique qu'on devait piller, et le gazomètre qu'on devait incendier pendant les fêtes de septembre.

M. l'avocat-général reprenant sa plaidoirie, se livre à une longue démonstration pour établir que le gouvernement n'a pas provoqué un complot et qu'il n'y a pas eu par conséquent, d'agens provocateurs.

Après cette première partie du réquisitoire la séance est suspendue à midi et demi.

Au profit des pauvres de Schéveningue.

MULTA IN MINIMO.

Mr. DE BEERSKI sensible à l'accueil flatteur qu'il a obtenu dans cette résidence, se propose de consacrer une journée entière au bénéfice des indigens de Schéveningue. Son salon sera donc ouvert, à cette fin, samedi prochain, depuis *dix* heures du matin jusqu'à *onze* heures du soir sans interruption.

Le prix d'entrée sera perçu par un employé du bureau de la caisse des pauvres, et le montant de la recette sera remis à Mr. Behr, commissaire de police à Schéveningue, chargé d'en faire la distribution de la manière la plus convenable.

ANNONCES.

Voor matigen prijs

is onder Voorburg te huur met primo Mei aanstaande het Buitenverblijf *VRIJBURG*, met tuin en wandeling, hebbende een allerfraaist uitzigt op 's Gravenhage en omstreken, waarvan de huizinge tot mei verhuurd is en bewoond wordt, doch de tuin reeds nu beschikbaar is.

Te bevragen bij den warmoesier Knoppers, wonende op genoemde buitenplaats. 4471.

Cours des Fonds Publics.

BOURSE D'AMSTERDAM DU 16 MARS.

PAYS-BAS.	Int	Cours du 15 mars.	Cours du 16 mars. Fluctuations		
					Fermé
Dette active..	5	$101\frac{15}{16}$	de $101\frac{7}{8}$	à $101\frac{15}{16}$	$101\frac{7}{8}$
d° d°	$2\frac{1}{2}$	$52\frac{1}{16}$	» $52\frac{1}{16}$	» $52\frac{3}{16}$	$52\frac{1}{8}$
d° différée		—	» $\frac{121}{128}$	» —	—
Billets de chance		—	» $26\frac{1}{4}$	» —	—
Syndicat	$4\frac{1}{2}$	$92\frac{13}{16}$	» $92\frac{13}{16}$	» $92\frac{7}{8}$	$92\frac{13}{16}$
d°	$3\frac{1}{2}$	$76\frac{5}{8}$	» $76\frac{13}{16}$	» —	—
Société de Commerce	$4\frac{1}{2}$	$156\frac{1}{2}$	$156\frac{3}{4}$	» $156\frac{7}{8}$	$156\frac{3}{4}$
d° nouvelle	$4\frac{1}{2}$	—	—	» —	—
Emprunt de 1836	4	—	» —	» —	—
d° des Indes	5	$98\frac{7}{8}$	» $98\frac{7}{8}$	» $98\frac{15}{16}$	$98\frac{15}{16}$
RUSSIE					
Ob. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	» $105\frac{3}{4}$	» —	—
d° d° 1828 & 1829	5	—	» $105\frac{3}{4}$	» —	
Insc. au G. L.	6	—	» —	» —	
Certific. au d°	6	—	» $70\frac{1}{2}$	» —	—
d° à Hambourg	5	—	» —	» —	—
d° à Londres 1822	5	—	» —	» —	—
d° inscript. 1831/33	5	—	» $98\frac{3}{8}$	» —	—
Emprunt de 1840	4	—	» $88\frac{1}{2}$	»	—
PRUSSE.					
Oblig. à Londres 1830	4		» —	» —	—
Act. Lot. de 50 Rix	*f*		» —	» —	—
ESPAGNE.					
Perp. ém. Amsterdam	5		» —	» —	—
d° à Loudres	3	—	» —	» —	—
Passive.	5	—	» —	» —	—
Dette différée à Paris		—	» —	» —	—
Deffered		—	» —	» —	—
Ardouin	5	$21\frac{11}{16}$	» $21\frac{3}{4}$	» $21\frac{7}{8}$	$21\frac{13}{16}$
AUTRICHE.					
Oblig. Goll. & Comp.	4	—	» —	» —	—
d° métalliques.	5	—	» —	» —	—
d° d°	$2\frac{1}{2}$	—	» —	» —	—
NAPLES.					
Certif. à Amsterdam	5	—	» —	» —	—
d° à Naples	5		» —	» —	—
d° à Londres	5	—	» —	» —	—
DANEMARCK.					
Obl. à Londres	3	—	» —	» —	—
ANGLETERRE.					
Cons. Ann.	3	—	» —	» —	—
FRANCE. Inscr. au G. L.	3		» —	» —	—
POLOGNE. Act. 1835	*f*	—	» —	»	—
BRÉSIL. Cons. Ann.	5		» $66\frac{5}{8}$	» —	—
MEXIQUE. d° d°	5	—	» —	» —	—
COLOMBIE emp. 1824	6	—	» —	» —	—
PÉROU. d° d°	6	—	» —	» —	—
PORTUGAL.					
Oblig. à Londres.	3	—	» —	» —	—

BOURSE DE LONDRES DU 15 MARS.

Cons. 3 %	$89\frac{5}{8}$, $\frac{3}{4}$ P.
Holl. dette act. $2\frac{1}{2}$ %	$52\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$
Dito dito 5 %	—
Dito Emprunt 1837, 5 %	—
Espagne	$24\frac{3}{4}$, $\frac{7}{8}$
Portug. (nouv.)	$34\frac{1}{2}$, $\frac{3}{4}$
Russes	113

BOURSE DE PARIS DU 15 MARS.

FRANCE.	Int	Cours du 14 mars.	Cours du 15 mars. Fluctuations		
					Fermé
Cinq pour cent.		117 50	de 117 55	à —	117 [illegible]
Trois pour cent.		80 60	» 80 60	» 80 65	80 6[0]
ESPAGNE.					
Emprunt Ardouin.		$25\frac{1}{4}$	» $25\frac{3}{8}$	» —	$25\frac{1}{4}$
Anc. différée s. int.		—	» —	» —	—
Nouv. diff. d.		—	» —	» —	—
Passive.		—	» —	» —	—
NAPLES.					
Certificats Falconet.		106 30	» 106 30	» —	106 2[0]
PAYS-BAS.					
$2\frac{1}{2}$ pour cent		—	» —	» —	—
BELGIQUE.					
Dette active	5	—	» —	» —	—
Dito,	3	—	» —	» —	—
Banque belge.		—	» 810 00	» —	—
ÉTATS-UNIS.					
Obl. de la Banque.		—	» —	» —	—
Ech. oct. 1841 et oct 1842. (Jouiss. du 15 oct. 1840.		—	» —	» —	—
Ville de New-York, j. janvier 1841.	5	—	» —	» -	—
État de New-York, j. octobre 1840.	5	—	» —	» —	—
État d'Ohio, j. avr. 1841.	6	—	» —	» —	—

BOURSE DE VIENNE DU 9 MARS.

Métalliques, 5 %	$107\frac{1}{8}$	Lots de 1834.	—
Dito, 4 %	$100\frac{1}{8}$	Actions de la Banque.	1620
Dito 3 %	—		

BOURSE D'ANVERS DU 16 MARS.

	Int.		
Metalliques.	5	$110\frac{3}{4}$	A.
Naples	5	—	
Ardouin.	5	$21\frac{5}{8}$	P.
Dette différée, anc.		—	
Dito nouv.		—	
Passive.	5	$5\frac{1}{4}$	P.
Lots de Hesse		25	P.

Cours après la Bourse ($2\frac{3}{4}$ heures):

Ardouin $21\frac{5}{8}$ P.

Idem, Primes au 30/31, 21 dont $\frac{1}{4}$ P.

Le prix de l'abonnement est de 26 florins par an ou 7 florins par trimestre pour La Haye, et de 30 florins par an ou 8 florins par trimestre pour les autres villes du ro[yaume].
On s'abonne au bureau [illegible]-aux-Herbes, section E., N° 370, ainsi que chez tous les libraires et directeurs de postes du royaume. M. AUGUSTE DE VIGNY, directeur de l'[illegible] CORRESPONDANCE, à Paris, [illegible] St.-Thomas (*Place de la Bourse*), n° 5, est seul chargé des *Abonnemens* et *Annonces* pour la France.

IMPRIMERIE DE A. D. SCHINKEL.